

Lundi 20 mars : lettre d'André Gide à Marcel Proust

Le sommaire du numéro de novembre 1928 de la *Nouvelle revue française* s'ouvre sur des *Lettres de Marcel Proust et André Gide*. C'est la première fois qu'est publiée la célèbre lettre d'excuses de Gide à Proust, dans laquelle il se donne habilement beaucoup de responsabilités dans le refus du manuscrit de *Du côté de chez Swann*. On sait aujourd'hui que Gide n'avait pris qu'une maigre part dans cette décision collective. Mais le brouillon de ce formidable coup d'éditeur dans lequel Gide s'accuse plus que de raison pour faire revenir Proust à la NRF, portant de nombreuses ratures, a fait l'objet en 2013 d'une vente aux enchères qui fit couler pas mal d'encre, et prouva que Gide a bien réussi son coup...(145 000 €)

Janvier 1914,

Mon cher Proust,

Depuis quelques jours je ne quitte plus votre livre ; je m'en sursature, avec délices ; je m'y vautre. Hélas, pourquoi faut-il qu'il me soit si douloureux de tant l'aimer ?...

Le refus de ce livre restera la plus grave erreur de la *N. R. F.* — et (car j'ai cette honte d'en être beaucoup responsable) l'un des regrets, des remords les plus cuisants de ma vie. Sans doute je crois qu'il faut voir là un *fatum* implacable, car c'est bien insuffisamment expliquer mon erreur que de dire que je m'étais fait de vous une image d'après quelques rencontres dans « le monde » qui remontent à près de vingt ans. Pour moi vous étiez resté celui qui fréquente chez Mme X et Z — celui qui écrit dans le *Figaro*. Je vous croyais, vous l'avouerai-je ? « du côté de chez Verdurin » ; un snob, un mondain amateur — quelque chose d'on ne peut plus fâcheux pour notre revue. Et le geste que je m'explique si bien aujourd'hui, de nous aider pour la publication de ce livre, et que j'aurais trouvé charmant si je me l'étais *bien* expliqué, n'a fait hélas, que m'enfoncer dans cette erreur. Je n'avais pour m'en tirer qu'un seul des cahiers de votre livre ; que j'ouvris d'une main distraite et la malchance voulut que mon attention plongeât aussitôt dans la tasse de camomille de la p. 62 — puis trébuchât p. 64 sur la phrase (la seule du livre que je ne m'explique pas bien — jusqu'à présent, car je n'attends pas pour vous écrire d'en avoir achevé la lecture) — où il est parlé d'un fronton où des vertèbres transparaissent.

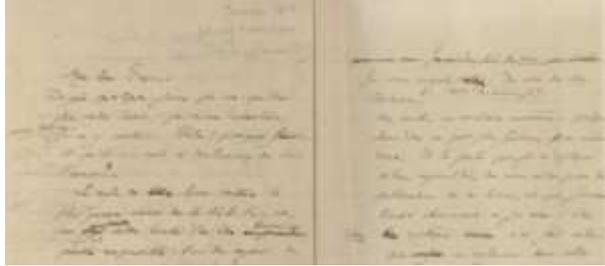
Et maintenant, il ne me suffit pas d'*aimer* ce livre, je sens que je m'éprends pour lui et pour vous d'une sorte d'affection, d'admiration, de prédilection singulières.(*)

Je ne puis continuer... J'ai trop de regret, trop de peine — et *surtout* à penser que peut-être il vous est revenu quelque chose de mon absurde déni — qu'il vous aura peiné — et que je mérite à présent d'être jugé par vous, injustement, comme je vous avais jugé. Je ne me le pardonnerai pas — et c'est seulement pour alléger un peu ma peine que je me confesse à vous ce matin — vous suppliant d'être plus indulgent pour moi que je ne suis moi-même.

ANDRÉ GIDE

- Un *fatum* : Le mot latin *fatum*, qui signifie destin, a donné en français les concepts de fatalisme et fatalité.

L'original de cette lettre se trouve au centre de recherche Kolb-Proust à l'Université de l'Illinois à Urbana-Champaign. Un brouillon a donc été proposé en novembre dernier chez Sotheby's. Il s'agit de cinq feuillets ayant appartenu à un cardiologue lyonnais, Roger Froment (ami de Roger-Martin du Gard). Écrit à l'encre noire, il livre la raison principale de la bétise de Gide : le préjugé..



Cet autographe contrit permet de comprendre comment Gide a pu passer à côté du chef-d'œuvre de Proust. L'écrivain y confie avoir ouvert « d'une main distraite » le manuscrit de *Du côté de chez Swann*, page 62, être tombé sur « une tasse de camomille » — la légendaire scène de la madeleine ! — qui ne l'a guère convaincu, puis avoir poussé jusqu'à la page 64, où il « trébuche » sur « un front où les vertèbres transparissent », phrase qui lui paraît incompréhensible.

*Réponse de Marcel Proust :

12 ou 13 janvier 1914.

Mon cher Gide,

J'ai souvent éprouvé que certaines grandes joies ont pour condition que nous ayons d'abord été privés d'une joie de moindre qualité, que nous méritons, et sans le désir de laquelle nous n'aurions jamais pu connaître l'autre joie, la plus belle. Sans le refus, sans les refus répétés, de la *N. R. F.*, je n'aurais pas reçu votre lettre. Et si les mots d'un livre ne sont pas entièrement muets, si (comme je le crois) ils sont pareils à l'analyse spectrale et nous renseignent sur la composition interne de ces mondes lointains que sont les autres êtres, il n'est pas possible qu'ayant lu mon livre vous ne me connaissiez pas assez pour être certain que la joie de recevoir votre lettre passe infiniment celle que j'aurais eue à être publié par la *N. R. F.* Je peux d'autant plus le dire que quand j'ai éprouvé les mauvaises dispositions de la *N. R. F.*, je n'ai nullement feint d'y être indifférent. Votre ami, (je crois presque pouvoir dire notre ami) Monsieur Copeau peut vous le dire : longtemps après les derniers refus de sa revue, comme je lui souhaitais bonne chance pour son théâtre, je lui écrivais (je ne me rappelle pas les termes exacts, mais c'était la pensée) : « Mais les résistances que vous rencontrerez de la part des gens qui ne peuvent comprendre votre effort vous seront moins cruelles que celles que j'éprouve de la part de gens qui devraient comprendre le mien. Rappelez-vous que [pour pouvoir sentir mon livre placé dans l'atmosphère qui me semblait lui convenir, j'ai fait bon marché de mon amour-propre et que sans me laisser décourager, ayant un éditeur et un journal, que les ai quittés pour solliciter chez vous un éditeur et une revue, qui, sous aucune forme, n'ont voulu de moi, le mot de l'Évangile étant

toujours vrai : « Il voulut entrer dans son héritage et ne fut pas *reçu* ». Je me rappelle que je lui citais cette parole et lui disais qu'il était facile de condamner le boulevard, mais qu'aussi il ne faut pas rejeter au boulevard ceux qui ne sont pas faits pour lui et qui n'écrivent dans les journaux que parce que les revues où ils seraient mieux à leur place ne veulent point d'eux.

Si je vous dis tout cela, mon cher Gide, c'est pour vous montrer que je suis extrêmement sincère si je vous dis que les sentiments que je garde pour vous (en dehors de mon admiration profonde) sont seulement ceux de la reconnaissance la plus émue. Si vous regrettez de m'avoir peiné (et vous l'avez fait encore d'une autre manière mais que je vous dirais plutôt de vive voix si jamais ma santé me permettait de le faire), je vous supplie de ne garder aucun regret, car vous m'avez fait mille fois plus de plaisir que vous ne m'avez fait de peine. Si vous êtes assez bon pour vous réjouir ou vous affliger, selon le bien que vous avez fait (et je le sais par vos admirables notes d'un juré) soyez heureux. Que je voudrais être capable de faire à quelqu'un que j'aimerais le plaisir que vous m'avez fait. Et tenez, je me rappelle ceci : tout à l'heure je vous disais que j'avais désiré être édité à la *N. R. F.* pour sentir mon livre dans l'atmosphère noble qu'il me semblait mériter. Ce n'était pas seulement cela. Vous savez quand après bien des indécisions on se décide à partir en voyage, le plaisir qui nous a décidé, dont l'image fixe a fini par triompher de l'ennui de quitter sa maison, etc., c'est souvent un tout petit plaisir, arbitrairement choisi par la mémoire dans les souvenirs du passé, c'est manger une grappe de raisin à telle heure par tel temps. Et le plaisir pour lequel on part, quand on est revenu on s'aperçoit qu'on ne l'a pas goûté. Or, si je veux être tout à fait sincère, ce petit plaisir-là qui me décida tout d'un coup à faire, malade comme j'étais, les absurdes démarches auprès de M. Gallimard, à y persévérer etc., ce fut, je m'en souviens très bien, le plaisir d'*être lu par vous*. Je me disais : « Si je suis édité à la *N. R. F.* il y a grand'chance pour qu'il me lise ». Je me rappelle que ce fut cela la grappe de raisin rafraîchissante dont l'espoir me fit surmonter l'ennui des coups de téléphone auxquels on ne répondait pas, etc., quand « du Côté du boulevard » on m'adressait au contraire de si gentils appels. Or, ce plaisir-là, plus heureux que le voyageur, je l'ai enfin eu, pas comme je croyais, pas quand je croyais, mais plus tard, mais autrement, et bien plus grand, sous la forme de cette lettre de vous. Sous cette forme-là aussi j'ai « retrouvé » le Temps Perdu. Je vous remercie et je vous quitte, mais pour rester avec vous, pour vous suivre toute cette soirée dans « les Caves du Vatican ».

Votre bien dévoué et reconnaissant
MARCEL PROUST

André GIDE

André Gide est né en 1869 dans une famille de la haute bourgeoisie protestante. Son père est un brillant professeur à la faculté de droit de Paris, et sa mère, la fille d'un industriel rouennais du textile. André Gide est élevé dans une atmosphère puritaine. Petit garçon émotif et de santé fragile, il est sujet à des crises nerveuses répétées qui lui valent de nombreuses cures. André Gide est très affecté de perdre, à 11 ans, son père, cet être érudit et généreux qu'il admire. C'est son premier "*Schaudern*" ("frissonner d'épouvante"). Il sera élevé au milieu de femmes, au premier rang desquelles : sa mère, Anna Schackleton, l'ancienne gouvernante de celle-ci, la bonne, ses tantes et ses trois cousines.

A treize ans, lors d'un séjour à Rouen, André Gide découvre sa cousine Madeleine (âgée de 16 ans) en pleurs et en prière du fait de l'inconduite conjugale de sa mère, la tante Mathilde. C'est son second *Schaudern* : "*Je sentais que dans ce petit être, que déjà je chérissais, habitait une grande, une intolérable tristesse, un chagrin, tel que je n'aurais pas trop de tout mon amour, toute ma vie pour la guérir...*". Le jeune André Gide prend ainsi conscience du sentiment amoureux qu'il éprouve pour sa cousine.

Très tôt Gide fréquente des cercles littéraires, en particuliers celui des milieux symbolistes. Il publie alors, à compte d'auteur, *Les Cahiers d'André Walter*. Sa cousine, Madeleine, à qui il a offert le premier exemplaire, refuse le mariage. "*Je protestai que je ne considérais pas son refus comme définitif, que j'acceptais d'attendre, que rien ne me ferait renoncer*".

Gide, du petit garçon fragile qu'il était, est devenu une sorte d'esthète, de Narcisse, très influencé par la littérature contemporaine. Un voyage et un séjour en Tunisie (1893-1895) vont être déterminants : parti pour y soigner sa tuberculose, il y assume pour la première fois son homosexualité et en revient libéré de toutes contraintes.

A son retour, peu après la mort de sa mère, en 1895, Gide épouse sa cousine Madeleine, pour qui il éprouve depuis l'âge de quinze ans, une profonde affection. Mariage blanc et qui le restera : "*C'est le ciel que mon insatiable enfer épousait.*"

Toute la vie de Gide est aimantée entre le ciel et l'enfer, entre la liberté et la contrainte morale, entre l'ange et le diable; il semble écartelé entre les extrêmes, déchiré entre les contradictions. Ainsi l'austérité de *La Porte Etroite* répond à *l'Immoraliste* (1902) et *Saül* (1903) est un écho aux *Nourritures terrestres* (1897).

En 1909, Gide fonde la NRF avec Copeau et Schlumberger. Cette revue imposera peu à peu une école de la rigueur et du classicisme, avec des écrivains comme Gide lui-même, Proust, Alain-Fournier, Giraudoux, Martin du Gard, ou Valéry. Puis Gide rompt avec le catholicisme. *Les Caves du Vatican* (1914), dont le célèbre héros, Lafcadio, cherche à se libérer par un acte gratuit, en est un des éléments tangibles. Paul Claudel est choqué par un "passage pédérastique" du livre. En 1919, Gide publie *la Symphonie Pastorale*. Puis de 1920 à 1925 Gide va connaître "une triple libération" : "libération du passé dans *Si le grain ne meurt* (1926), souvenirs d'enfance et de jeunesse, où il pousse la confession jusqu'à son point extrême; libération de la contrainte morale, dans *le Corydon* (1924), apologie ouverte de l'homosexualité; libération artistique aussi, la plus féconde, dans les *Faux-Monnayeurs* (1925)".

Puis Gide s'engage contre le colonialisme après un voyage au Congo (1925-1926) ; en faveur de la paix (il assiste au congrès mondial de la paix en 1932) , et enfin dans le communisme , qu'il abandonnera dans la douleur suite à un voyage décevant en URSS (1936).

La mort de son épouse en 1938 l'amène à tirer un premier bilan de son existence. Il commence à publier son *Journal (1889-1939)*.

Lors de l'occupation allemande, Gide séjournera sur le continent africain. Au retour de la guerre, il renoue avec un personnage qui le hante depuis longtemps : *Thésée*, l'aventurier, auquel il s'identifie, malgré ses apparentes allures de moraliste.

En 1947, André Gide obtient le prix Nobel de littérature (sixième écrivain français à être couronné depuis 1901).

Il adapte ensuite *le Procès* de Kafka que Jean-Louis Barrault mettra en scène , en 1947, au Théâtre Marigny.

André Gide est mort le 19 février 1951 d'une congestion pulmonaire. Il eut ces derniers mots mystérieux : " J'ai peur que mes phrases ne deviennent grammaticalement incorrectes. C'est toujours la lutte entre le raisonnable et ce qui ne l'est pas ..."
